

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 11

Artikel: Ecrit un jour de bise
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197460>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Ecrit un jour de bise.

Depuis huit jours elle nous tient, et elle nous tient bien, la matine.

En ses courses échevelées dans les rues montueuses de notre vieille cité, elle fait grincer jour et nuit — nuit surtout — les girouettes de nos toits : elle pleure lamentablement dans nos corridors, et fait claquer nos contrevents mal fixés. Sur nos places, elle soulève en tourbillons la poussière dont elle nous remplit la bouche et les yeux, et elle rougit le nez de nos agents de police. Elle renverse avec délices les corbeilles de légumes, les plats à barbe des coiffeurs, et rabat avec joie la fumée dans les cuisines, au grand désespoir des ménagères.

Et cependant, malgré tous ses méfaits, je l'aime, la bise. Je lui dois de bien jolis moments, et je n'ai garde, quand elle soufflé à déparer les rues, de m'enfermer chez moi.

Je me promène, au contraire, et l'infinie variété des scènes qu'elle me fait voir suffit à me réjouir l'âme pour longtemps.

Que de jolis instantanés à prendre dans ce kaléidoscope, incessamment renouvelé, qui s'appelle le Grand-Pont et la place Saint-François, par un jour de bise.

Tenez ! voyez ce gros monsieur, ventripotent, qui s'avance lentement, bien serré dans son pardessus ! Il a l'air de ne penser qu'à ses affaires, et cependant, voici qu'en ce moment une silhouette féminine attire son attention sur l'autre trottoir. Il suit des yeux l'élégante personne, et Dieu sait quelles pensées germent déjà dans son cerveau !... Prout !... c'est la bise, qui vient de remplir sa bouche et ses yeux de poussière. Quand il a recouvré ses esprits, qu'il a toussé, craché et mouché, la dame est loin, et notre pauvre homme n'a d'autre alternative que de se remettre en route en pestant.

Dire qu'à ce moment peut-être, sa femme maugrée contre la bise, sans se douter du service qu'elle vient de lui rendre en sauvegardant la vertu de son époux !

Mais, laissons ces tableaux masculins, peu intéressants pour la plupart !

Voyez-vous cette digne matrone, qui paraît délier vents et marée. Elle s'avance avec calme, consciente de son poids. La bise n'a aucun pouvoir sur cette masse résistante... Prout !... C'est la bise qui vient d'enlever son chapeau, un superbe monument que n'aurait pas désavoué l'ingénieur de la Tour de Babel et pour lequel on a déplumé toute une basse-cour et pillé tous les cartons de la modiste. Regardez-le donc, ce pauvre chapeau ! La bise s'en joue, comme le chat d'une souris. Voici que sa propriétaire va le saisir ; mais non, d'un bond il est à cent mètres.

Les ailes de coq et les beaux rubans moirés s'agitent orgueilleusement, fiers de leur liberté reconquise et la pauvre dame s'époumonne à courir. Voici du secours. Un brave paysan a vu arriver le chapeau et, pour l'arrêter sûrement, vient de poser son pied mignon sur le monumental couvre-chef.

Abandonnons à son triste sort notre pauvre

dame et laissons-la se morfondre et se lamenter devant la loque informe qui fut son beau chapeau. Aussi bien voici quelque chose de plus gracieux !

Ah ! la mignonne jeune fille ! La bise a rosé délicieusement ses joues, dérangé ses boucles ordinairement lissées avec soin. Admirez le pied si fin sous la jupe que la bise soulève, et ces formes délicates accusées par le pliqué de la robe. Ne craignez pas que votre admiration indiscrète la gêne, elle ne le remarquera pas. Une terrible angoisse lui étreint le cœur. Elle vient de sentir son chignon qui tombe ! Là ! voilà qui est fait ! La bise, d'un suprême effort, vient d'arracher la dernière épingle et les lourdes tresses tombent sur les épaules. Et pas une porte à proximité, sous l'encoignure de laquelle on puisse se réfugier !

La pauvre jeune fille, charmante d'émotion et de grâce, se résigne à réparer, séance tenante, ce petit malheur.

Admirez donc ce geste ! Y a-t-il au monde quelque chose de plus gracieux qu'une femme qui se coiffe ? Les bras levés font saillir la poitrine et cambrer la taille !

Et tous ces hommes qui passent, le nez enfoncé dans leur manteau, filent sans un coup d'œil, non par discrétion — la discrétion n'est pas une vertu masculine — mais par indifférence, tant la bise leur est insupportable.

Et tout à l'heure, quand, rentrés à la maison, Madame demandera : — Qu'as-tu vu d'intéressant ? Ils répondront sincèrement : — Mais rien, chère amie, il faisait une bise !!!

Les barbares, va !

Mais voici venir quelqu'un qui ne se plaindra pas de la bise, elle lui est trop utile. C'est ma petite voisine. Ah ! elle sait s'en servir, elle, de la bise. Hier, comme sa mère lui disait :

— Mais, ma pauvre enfant, comme te voilà ébouriffée, elle a répondu de ce petit air naïf avec lequel elles savent si bien nous mettre dedans :

— Mais, maman, c'est la bise sur le Grand-Pont !

— Ah ! la petite masque. Je la connais la bise qui chiffonne ainsi ta collerette et ébouriffe tes cheveux. Elle a une fort jolie moustache blonde et fait tourner plus de cœurs que de girouettes.

Pauvre bise, on te charge de bien de péchés, et toi, tu n'en as cure. Tu continues à bouleverser tout ce qui se rencontre sur ton passage.

Va, si beaucoup de gens t'en veulent, il en reste cependant quelques-uns qui savent t'apprécier, et qui te voient avec bonheur réparer. Tu leur procures de jolis instants qui compensent largement la rudesse de tes procédés.

PIERRE D'ANTAN.

Le marquis fantôme.

Lorsque autrefois, à la maison, il arrivait que l'on parlait de mon grand oncle, le marquis de Saint-Pré de Luscaille, pair de France, chevalier de Saint-Louis et ancien chambellan de Charles X, je me souviens que la voix de mon père se faisait grave,

que ma mère pleurait et qu'une vieille domestique, l'ayant connu, ne manquait pas de se signer.

On disait que le malheur avait dérangé la raison du marquis, et principalement la mort de sa femme, après deux années de mariage. Cela avait été un gros chagrin pour tous, car mon grand-oncle, par son rang dans le monde, son titre à la cour et surtout sa valeur personnelle, pouvait prétendre aux plus hautes places.

Il s'était au contraire enfermé, racontait-on, en un vieux château qu'il possédait dans un îlot des côtes de Bretagne, et il avait défendu à qui que ce fût de venir le voir, même à mon père, son seul neveu, dont il avait par contre assuré largement l'éducation et la fortune.

Il avait voulu demeurer dans la complète solitude de son château, au milieu de serviteurs dévoués et il s'était rayé de la vie, en quelque sorte.

Mes parents en avaient une peine affreuse, car c'était autrefois un homme très bon. Il leur avait fallu longtemps pour s'habituer à cette séparation complète, à cet abandon étrange contre lesquels toutes les démarches et toutes les tentatives avaient été vaines.

Un mystère avait plané très vite sur ce château de Saint-Pré, une légende s'était formée autour de cette demeure fantastique, comme on disait dans le pays. Elle dressait ses hautes tourelles au sommet d'un rocher abrupt, en une situation magnifique au-dessus de l'océan. Son jardin était en ruines, ses volets éternellement clos, le marquis ne sortant jamais, et le peu de vie qui devait y rester encore était sans doute dans ces antiques pièces aux boiseries centennaires, comme un mourant dont le sang ne circule plus guère qu'un peu, au fond du cœur.

Avec cela ce vieux noble, intime de l'ancienne cour, paraissait bouder, braver même, les régimes nouveaux.

Louis-Philippe lui avait fait écrire une lettre très bienveillante qui était restée sans réponse. L'Empereur avait daigné s'intéresser à cette histoire de marquis fantôme qu'on racontait déjà le soir dans les veillées de Bretagne. Ce fut en vain.

Il y avait près de quarante ans que mon grand-oncle vivait enfermé dans son île. Mes parents étaient morts depuis, et je n'osais pas, moi son neveu inconnu, venir troubler la vie de ce vieillard dont on m'avait appris à respecter la folie.

J'étais son unique héritier et parfois il me semblait étrange de penser qu'un jour viendrait où je posséderais ce château de Saint-Pré, cet édifice historique où il se passait tant de choses fantastiques, cette ruine superbe vers laquelle sans cesse allait mes rêves, obstinément, comme une hantise.

Or un jour il arriva que je voulus me marier. J'avais rencontré une jeune fille très belle et très douce et très bonne aussi. Nous nous étions aimés tout de suite, et, comme elle était orpheline ainsi que moi, nous avions projeté de nous épouser sans trop tarder. J'avais eu cependant le temps de la bien connaître et de comprendre qu'elle était pour moi le bonheur certain.

Je lui racontai l'histoire de mon vieil oncle, et, n'ayant que lui comme seule famille qui me restât, je pris mon grand courage pour écrire au marquis et lui demander très respectueusement son consentement.

Je lui fis le portrait de ma bien-aimée ; je lui expliquai longuement ma situation et mon amour ; j'invoquai le passé, mes parents qu'il avait beaucoup aimés, et je terminai en le priant de nous donner sa bénédiction.

Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, quelques jours après, je vis arriver un de ses domestiques,